



André Galabru

**Capitaine Turret  
Commandant le 8<sup>e</sup> Choc  
à Diên Biên Phu**



ou

**Un soldat au grand cœur**

LES ÉDITIONS UNIVERSELLES  
Édition Numérique

« Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, notamment sa rediffusion sous forme numérique ou imprimée, faite sans l'autorisation de l'Éditeur ou de l'auteur, est illicite et constitue une contrefaçon, soumettant son auteur et toutes les personnes responsables aux sanctions pénales et civiles prévues par la loi.

Seules sont de plein droit autorisées les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective, ainsi que les courtes citations justifiées par le caractère scientifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. »

© Photos d'Indochine: E.C.P.A./France.  
© Autres photos : fonds privés.

© LES ÉDITIONS UNIVERSELLES - 2005  
ISBN 90-70804-04-8  
NUR : 681

## Sommaire

Remerciements	4
Préface	6
Avertissement au lecteur	7
Avant-Propos	8
I « Ceux de Diên Biên Phu »	11
II Les premières gammes dans la tourmente	17
III Tourret avec Bigeard (Tu-lê) et Deodat du Puy Monbrun (Corse)	24
IV Avant Diên Biên Phu : Yen-Vi <i>Hirondelle et Brochet</i>	30
V Le style Tourret	36
VI <i>Castor et Pollux</i> Y-a-t-il quelqu'un sur la R.P. 41 ?	52
VII Le Noël de Sop-Nao	60
VIII Avant la bataille : autres missions à risques	75
IX Le Golgotha de <i>Dominique 2</i>	80
X <i>Éliane 2</i> et <i>Huguette 6</i>	90
XI Le chef d'orchestre d'Opéra	97
XII Les héros seront châtiés	101
XIII La « via dolorosa » du final	112
XIV Où est le Petit Prince ?	121
Annexes	128
Témoignages	133
Correspondances	158
Dédicaces et autres documents	173
Abréviations	186
Bibliographie	188
Photos	189

## Remerciements

### **L'auteur remercie tout particulièrement :**

- L'Adjudant-chef Jacques Antoine, Officier tradition du 8<sup>e</sup> R.P.I.Ma qui lui a communiqué les archives du Régiment et divers documents.
- L'Adjudant-chef Jean Bernard Monchotte qui a fourni à l'auteur de nombreux documents personnels.
- Madame Françoise Doniès qui a corrigé les épreuves.
- Le Colonel (C.R.) Jean-François Orsaud qui a mis en page la première et quatrième de couverture, ainsi que le « cahier photo ».

*« Heureux les cœurs pour qui la mort est le contraire du néant  
et dont l'amour passe la tombe. Comme ils renversent toutes  
nos valeurs humaines. »*

*Henri Ghéon in « L'homme né de la guerre »*

## Préface

Je n'ai pas décidé d'éditer ce livre numériquement parce que j'aime la guerre et pense, comme le lieutenant de vaisseau Pierre Dupouey et le maître à penser John Ruskin, que la guerre est à l'héroïsme et à la grandeur humaine ce que le soleil est à la galaxie, mais parce que des êtres d'exception l'ont faite et qu'ils méritent qu'on se souvienne d'eux. Pierre Tourret, comme nous le fait bien comprendre André Galabru, était l'un d'entre eux, bien que sa valeur humaine dépasse ses exploits guerriers. Il est vrai, cependant, que les êtres capables d'appartenir à des unités de commandos ou de parachutistes ont des qualités particulières que la majorité des humains n'ont pas.

Nonobstant, la guerre n'est pas la seule à faire ressortir, chez l'Homme, des élans d'héroïsme, de fraternité ou de résistance hors pair. Toutes les catastrophes nous montrent à quel point l'être humain, dans des moments de détresse, de malheur et de douleurs extrêmes est capable de solidarité, d'empathie, de combats pour venir en aide à son prochain dans le besoin... Nous ne pouvons pas cependant souhaiter qu'il y ait toujours des guerres et des catastrophes naturelles pour que l'Homme reste vigilant, attentif à l'autre et, finalement, apte à accomplir quelque grandeur ! De plus, il est évident que celui qui n'a point de conscience au départ n'en aura pas non plus en temps de conflits ou de catastrophes. La conscience s'acquière enfant, après quoi c'est trop tard.

N'ignorons pas, non plus, que tous les jours, en temps de paix et dans l'ombre, des gens se battent afin que le sort d'autres moins fortunés s'améliore... contre la faim, la précarité, le chômage, les enfants soldats, la torture, la peine de mort... comme pour la survie de la planète et des animaux en voie de disparition... Si personne n'en parle, le travail accompli et à accomplir n'en reste pas moins véritable et décisif.

À côté, bien sûr, il y a sans aucun doute une majorité au *cerveau ramolli* qui a oublié, ou n'a jamais su, à quelle espèce elle appartenait ! Il faudra bien pourtant qu'un jour, et ce, en toutes circonstances, l'Homme se décide à devenir ce qu'il a toujours été destiné à être : un être humain !

Evelyne L.

## Avertissement au lecteur

Ce livre a vu le jour au confluent de deux sources bien distinctes : d'une part, l'occasion du cinquantenaire de la création du 8 en 2001, et d'autre part, une sorte d'appel qui, depuis quelque temps, taraudait l'auteur, comme s'il y avait eu une communication dans l'invisible entre Pierre Tourret et lui, impression qui s'est renforcée au fur et à mesure qu'il pénétrait dans son sujet.

Ce livre n'a donc comme prétention que celle de mettre en relief et de focaliser l'image sur le personnage principal, à la suite des informations contenues dans l'ouvrage d'Henri le Mire « *Épervier* », et à la lumière des témoignages que l'auteur a pu obtenir de ceux qui l'ont connu ou ont servi sous ses ordres en Indochine.

Que tous ceux-là, des plus grands aux plus petits soient chaleureusement remerciés pour leur irremplaçable contribution à fixer, pour la postérité, les traits de ce « *soldat au grand cœur* », habité par le souci des siens et celui de la vérité, ce dernier ne lui ayant pas, évidemment, facilité les choses. L'auteur aurait aimé apporter au lecteur plus de précisions sur l'enfance et l'adolescence de Pierre Tourret ; malheureusement, les personnes encore vivantes qui auraient pu le faire n'ont pas répondu à son appel. Il a également jugé utile, dans un avant-propos, de reproduire cette méditation sur la guerre que proposait à ses fusiliers marins, un an avant le déclenchement de la « Grande Guerre », le lieutenant de vaisseau Pierre Dupouey, ami d'André Gide et d'Henri Ghéon, tombé au Champ d'Honneur dans les tranchées de Dixmude, le 3 avril 1915. Sans doute, Pierre Tourret, forgé par la guerre, n'aurait-il pas désavoué ces pages.

Pour finir, l'auteur espère que cet ouvrage, avec les faiblesses et les forces qui sont les siennes, servira malgré tout à mieux faire connaître le grand Capitaine qu'à été Pierre Tourret, mais surtout, à mieux faire aimer l'artiste et l'homme qui se dissimulaient derrière l'homme de guerre.

## Avant-Propos

Les pages qui suivent sont tirées (p. 292-295) d'une méditation sur la guerre qu'on trouve dans l'ouvrage du lieutenant de Vaisseau Pierre Dupouey « *Lettres et Essais* » avec la préface d'André Gide et une introduction d'Henri Ghéon (« *Les éditions du Cerf* », 1935).

« *Vivere est Vincere* »  
(Vivre, c'est vaincre)

*« La notion courante est que la paix et les vertus civiles s'épanouissent côte à côte. On parle de paix et de science, de paix et d'abondance, de paix et de civilisation, mais je m'aperçois que ce ne sont pas là les mots qu'accouple la Muse de l'Histoire, et que sur ses lèvres on trouve au contraire ces mots : paix et sensualité, paix et égoïsme, paix et corruption, paix et mort. Bref, j'ai découvert que toutes les grandes nations apprennent la vérité des mots et la force des pensées dans la guerre, qu'elles étaient nourries par la guerre et s'épuisaient dans la paix, instruites par la guerre et trahies par la paix – en un mot, qu'elles naissaient dans la guerre et mouraient dans la paix. »<sup>1</sup>*

L'histoire nous apprend que, dès qu'un peuple oublie son honneur, cesse de produire des vertus et des héros, il est, par un arrêt mystérieux, déclaré déchu et indigne du sol qui le nourrit. Il est alors soumis à l'épreuve du glaive et, s'il ne se corrige pas, la guerre, comme une cognée, le diminuera jusqu'à l'abattre. Des plus grands empires, des peuples les plus puissants et les mieux organisés que nous reste-t-il ? Une chronologie plus ou moins certaine de souverains, quelques statues, quelques inscriptions, une colonne et son architrave, quelques bijoux et quelques armes trouvés dans les tombes, et des noms propres

---

<sup>1</sup> Citation reproduite par Pierre Dupouey et tirée de John Ruskin (1819-1900), qui fut l'un des maîtres à penser de l'Angleterre Victorienne.

que nous ne savons plus prononcer. Peu importe au monde que Rome ait produit Marc Aurèle et Virgile, Fabius et César, le jour où les Romains aimèrent la vie à cause de ses plaisirs, par délectation et par gourmandise si l'on peut dire, ce jour-là les légions romaines perdirent confiance dans leur fortune. Les enseignes qui avaient eu raison d'Hannibal et de Vercingétorix se dispersèrent devant les Barbares. Il en fut ainsi des Grecs, des Perses, des Arabes, des Polonais, des Turcs. Une nation qui abandonne la vertu se condamne à mort.

La première accusation portée contre la guerre, de bassesse et d'abjection, me semble presque plaisante. Ah ! la guerre est une chose avilissante pour l'esprit humain ? Eh bien ! écoutez les qualités que réclame d'une armée digne de ce nom le grand écrivain militaire Clausewitz : « *Conserver ses formations sous le feu le plus effrayant – être inaccessible aux craintes imaginaires – rester calme et fière dans la victoire, et, dans les plus grands désastres, demeurer disciplinée, obéissante, respectueuse et confiante envers ses chefs. – Accepter sans murmures les plus durs efforts et les plus terribles privations – n'y voir qu'un moyen d'arriver au triomphe et s'entraîner à les supporter comme un athlète entraîne son corps.*

*Être prête enfin à tous les sacrifices pour l'honneur des armes et du drapeau, voilà ce qui distingue une armée vraiment guerrière. »*

Faire la guerre, pour un grand capitaine, ce n'est donc pas, comme se le figurent certaines imaginations paresseuses, saccager chaque jour une ville, égorger des faibles et des innocents, et faire ripaille sur les ruines fumantes de cités merveilleusement belles – c'est, au contraire, prendre l'élite des jeunes hommes d'une nation, c'est faire accepter, par une acclamation unanime, à ce million de jeunes cœurs, la vie de sacrifices, de fatigues, de souffrances qui méritera la victoire ; c'est lui forger savamment et patiemment une âme nouvelle, faite d'enthousiasme, d'abnégation, de persévérance – une âme héroïque, à la fois patiente et brûlante, qui devra être au-dessus de toutes les privations et de toutes les tortures, parce que, pendant la guerre, l'âme de la nation, c'est l'âme de l'armée.

Pour qui réfléchit à la nécessité de ces hautes vertus, quel plus bel éloge pour une nation que de se dire d'elle : « *c'est une nation guerrière* » – et quel plus bel éloge pour un homme que

de dire : « *c'est un bon soldat.* » Certes, il y a eu de mauvais soldats et des armées sans valeur, mais, loin qu'ils aient déshonoré la guerre, c'est par la guerre qu'ils ont été châtiés... »

## I

### « Ceux de Diên Biên Phu »

Comment une bataille perdue à des milliers de kilomètres de la métropole peut-elle avoir hanté l'imaginaire des Français au point que des Saint-Cyriens n'hésiteront pas à la prendre comme nom de baptême de leur promotion ?

Diên Biên Phu a été une espèce de petit Verdun qui a sonné le glas de l'empire français, comme Verdun a été le tocsin qui a bardé les énergies nationales pour faire face à un envahisseur menaçant. Une victoire chèrement payée, dans un cas, pour défendre la terre française ; une défaite, non moins chèrement payée, dans l'autre, pour tenter de renverser le cours d'une guerre mal partie et mal vue par une opinion publique qui s'en désintéressait, quand elle n'y était franchement hostile, et parfois complice de nos adversaires. Mais dans les deux cas, une bataille qui réveilla la conscience nationale et lui révéla, pour la seconde, à près de cinquante ans de distance, quasi intactes, les vertus héroïques de ses aînés. Car une victoire peut être les prémisses à une défaite future, comme ce fut le cas en 1918, et une défaite porte les ferments d'un renouveau prochain, comme ce fut le cas en 1940 et en 1954, où le fer de lance de l'Armée n'accepta plus le déshonneur suprême d'abandonner à un sort tragique des populations et des soldats qui avaient fait cause commune avec celle de la France.

Déjà, avant Diên Biên Phu, on avait assisté, en 1951, à un réveil de la conscience nationale lors des obsèques du lieutenant Bernard de Lattre de Tassigny, fracassé par un obus sur son rocher de Nin Binh. L'automitralleuse portant le cercueil, revêtu d'un drapeau tricolore, du fils d'un chef prestigieux, traversa une grande partie de la France jusqu'à sa destination finale, et dans chaque ville et village de

France, le peuple, à son passage, même de nuit, lui faisait un cortège recueilli, fraternel et pieux. Ce sont là des moments forts dans l'histoire d'une nation.

Au moment de Diên Biên Phu, ce fut à peu près le même phénomène, avec cette écoute attentive et palpitante, auprès des postes de T.S.F., puis cette stupeur hébétée à l'annonce de la reddition du camp retranché !<sup>2</sup> L'opinion publique redécouvrait, mais un peu tard, une guerre qu'elle n'avait pas bien comprise mais qui révélait que ceux qui étaient partis guerroyer à des milliers de kilomètres de la France n'étaient pas les soudards qu'on avait fabriqués de toutes pièces.<sup>3</sup> La suite des événements et du destin tragique de la péninsule indochinoise, permirent par la suite de se rendre compte des véritables enjeux de cette guerre qui dépassait largement le cadre colonial. Et l'intérêt que nos contemporains portent aujourd'hui à ce pays et à cette guerre, toutes tendances politiques confondues, montre bien qu'il en est resté quelque chose dépouillé de toutes les fureurs partisans. Le succès des ouvrages traitant de la guerre d'Indochine et l'attachement que les populations du Vietnam ont conservé à la France prouvent que le sacrifice de ceux de Diên Biên Phu, et d'ailleurs, a engendré des germinations silencieuses, quelque part dans l'invisible.

À l'époque de Diên Biên Phu, et lorsque fut déclenchée la véritable bataille, la presse « couvrit » abondamment

---

<sup>2</sup> Cette opinion publique se serait encore émue bien davantage si elle avait connu le massacre, organisé par les Viets, des prisonniers faits dans la cuvette. Sur 11.721 prisonniers capturés dans la base, du 13 mars au 7 mai, 3.290 seulement seront libérés en août 1954. Soit 8.431 morts en captivité ou sur les pistes de « la Longue Marche » vers les camps. À peu près trois sur quatre. Et, ce qui est pire, beaucoup de ces héros seront martyrisés et conduits à la mort lente à cause de traîtres français dans le genre de Boudarel qui, lui, continue de filer une retraite paisible et a été soustrait à la justice par ses petits camarades au pouvoir.

<sup>3</sup> Ce n'était pas les maigres primes d'engagement qui, contrairement à ce qu'affirmait la propagande viet, motivaient le volontariat des hommes du C.E.F.E.O., mais avec le goût de l'aventure et de l'exotisme, la conscience qu'ils luttaien, en Extrême-orient, contre l'extension d'un fléau mondial, le totalitarisme communiste. Avec le recul de cinquante ans, nous constatons aujourd'hui que c'est eux qui étaient dans le vrai.

l'événement par des reportages et des photos qui coûtèrent souvent la vie à ceux qui suivaient de près les combattants. Parmi ces photos, il en est une qui fit le tour du monde. C'est celle qui montre, dans un abri enterré du camp retranché, à la paroi revêtue d'une natte tressée, cinq officiers paras qui symbolisent la volonté de résistance des défenseurs de la cuvette. À droite, le commandant de Seguin-Pazzis, visage en lame de couteau, tirant sur sa pipe et près de lui, le Colonel Langlais, grave, son visage osseux et son cou émacié tendus vers quel horizon ? À gauche, le Capitaine « Dédé » Botella, visage carré, yeux noirs, perdus au loin, et sourire qui semble plutôt perplexe. Près de lui, le Commandant Bigeard, cigarette au bec, le bras sur l'épaule de Botella, avec un masque tragique, peut-être une de ses rares photos qui trahit une certaine angoisse instinctive. Et puis, au centre, une espèce d'adolescent dont le cou, à la pomme d'Adam bien marquée, est prolongé par un sourire narquois, et dont les yeux baissés contemplent, amusés, on ne sait quelle vision étrangère à la guerre. Cet adolescent timide qui paraît s'excuser d'être là, perdu au milieu de ces farouches guerriers qui ne semblent pas s'amuser, c'est le Capitaine Pierre, Max, André Tourret, commandant le 8<sup>e</sup> Choc, l'une des unités qui tiendra la cuvette du début jusqu'à la fin, de la manière la plus efficace, et dont on ne s'imagine pas qu'elle puisse être commandée par un homme qui n'a pas bien le physique de l'emploi, une espèce de chef scout, fourvoyé là au détour d'un jeu de piste.

Pierry est solide mais Max s'évade : « *Il est libre, Max* », mais comme ces autres camarades paras, il ne peut plus voler, ses ailes engluées dans la boue d'une ornière qui s'est refermée sur eux. Ils n'y sont pas pour grand-chose. Ils font un « job nécessaire et ingrat » qui va devenir de plus en plus compliqué, mais ils ne rechignent pas à la tâche, sans forfanterie mais probablement aussi sans trop d'illusions.

Ils sont dans le pétrin et il faut s'en sortir. Malheureusement, ceux qui les commandent à Paris, Saïgon ou

Hanoi et qui n'y sont pas, mesurent mal la situation, dès le début de l'offensive viet. Ils ne voient pas que le sort de cette guerre, qui dure déjà depuis neuf ans, se joue à Diên Biên Phu. Au lieu de parachuter sur la cuvette toutes les réserves aéroportées encore disponibles pour reconquérir immédiatement les deux positions essentielles qui ont été perdues et qui verrouillent le dispositif, ils se laissent porter par les événements et envoient des renforts au goutte à goutte pendant près de deux mois, dans des conditions chaque fois plus difficiles pour les aviateurs et pour ceux qu'ils amènent au-dessus de l'arène.

Il semble probable que si *Gabrielle* ou *Béatrice* avait été reconquise par des renforts massifs amenés sans tarder dès le 14 ou le 15 mars, la suite des opérations en aurait peut-être été changée, la position restant défendable.<sup>4</sup> Les Viets auraient peut-être renoncé, malgré leur forte artillerie, à poursuivre des offensives très coûteuses, comme ils vont le faire à partir de la mi-avril, alors qu'ils ont déjà enveloppé le camp retranché d'une tenaille implacable. Tout au moins, la bataille aurait pu se stabiliser et durer un peu plus, avec des assiégés réconfortés par l'envoi immédiat des renforts et un ennemi démoralisé par la détermination française. La partie devait être jouée à fond, puisqu'on avait décidé de la jouer là. Mais les choix décisifs ne furent pas faits à temps, et après, il était déjà trop tard. Sur place, et avant le déclenchement de la bataille, le jeune

---

<sup>4</sup> Pourquoi de Castries n'a-t-il pas été limogé, lui et son État-major, le soir du 13 mars, comme cela se faisait couramment en 14-18 pour des généraux vaincus ? N'oublions pas que c'est cette pratique qui, pendant le premier conflit mondial, a permis de révéler les véritables chefs, Pétain en tête. Dans sa lettre à Jules Roy du 20/12/89, reproduite en Annexe, Tourret met nettement en cause le colonel de Castries et sa faiblesse, le Colonel Langlais et ses limites intellectuelles. La force de son accusation semble induire qu'il avait beaucoup de choses à reprocher à ces deux personnages, non pas bien sûr, à titre individuel, mais au nom de ceux qui purent avoir à pâtir de leurs carences. Il faut toutefois souligner, à la décharge du Général de Castries, que les officiers supérieurs ne se bousculèrent pas pour le commandement du camp retranché et qu'il fut le seul à être volontaire. Ceci explique sans doute qu'il n'ait pu être remplacé après les premiers revers.

capitaine aux allures d'adolescent, avait mis en garde ses chefs sur certaines faiblesses du dispositif auxquelles on pouvait remédier sans tarder, mais il ne fut pas écouté, la pesanteur hiérarchique l'interdisant, et aussi, il faut bien le dire, un sentiment de supériorité, qui, à la guerre comme ailleurs, ne produit la plupart du temps que des fruits suspects.

Ces fruits, « ceux de Diên Biên Phu » devaient en goûter l'amertume non seulement jusqu'à la fin du drame, mais, pour les rescapés des combats et des camps de prisonniers, jusqu'à la fin de leur carrière militaire qui n'était pas terminée. Ce fut, entre autres, le cas du jeune capitaine du 8<sup>e</sup> Choc, qui après la défaite de 1940 et une première captivité, dut encaisser une deuxième défaite, qu'il avait tout fait pour éviter, et une deuxième captivité, bien plus éprouvante que la première.<sup>5</sup> Le drame algérien avec ses

---

<sup>5</sup> En décembre 1955, une commission d'enquête, présidée par le Général Catroux, remit au gouvernement français un rapport détaillé, après plus d'une année d'enquête, sur les combats de Diên Biên Phu, rapport secret, mais dont la conclusion a été rendue publique. Cette conclusion rend un vibrant hommage aux combattants du camp retranché : « *La Commission manquerait à son devoir si, au terme de ses travaux, elle ne rendait un juste et plein hommage aux cadres et aux troupes des forces terrestres, maritimes et aériennes qui, directement ou indirectement, défendirent Diên Biên Phu pendant 57 jours et 57 nuits, sans que leur cœur défailût. Si leur fermeté d'âme, leur esprit de sacrifice et leur fidélité à l'honneur et au devoir n'ont pu leur épargner une défaite dont les causes les dépassèrent, leurs vertus militaires ont, du moins, inscrit la défense de Diên Biên Phu au nombre des actions de guerre glorieuses et mémorables, dont ils ont le droit de s'enorgueillir et dont la Nation doit leur être reconnaissante* ». Cet hommage officiel rendu à « Ceux de Diên Biên Phu » est dépassé par la préface qu'Henri Le Mire songea un moment à rédiger pour « *Épervier* », et à laquelle il renonça pour finir.

Dans une correspondance privée de 1989, voici ce qu'il en dit : « *À un moment, il avait été question de rédiger une préface à « Épervier ». Je savais très bien ce que je voulais y mettre. L'idée était la suivante : que le lecteur comprenne bien que les personnages qui apparaissent dans ce livre avaient une valeur infiniment supérieure à celle du Français moyen. Celui qui est dépeint comme passable, ne l'est que par comparaison aux autres qui, eux, sont héroïques. Mais, par comparaison à la moyenne des citoyens, il doit être classé comme très bon, excellent. L'échelle des valeurs de ceux de Diên Biên Phu se situait à une hauteur sans commune mesure avec celle de la moyenne de la nation.* »

forfaitures, beaucoup d'opportunisme de la part d'une grande partie des cadres de l'Armée, l'indifférence, quand ce n'était pas l'hostilité des hexagonaux, achevèrent de fracasser l'idéal d'un homme resté fidèle aux enthousiasmes de sa jeunesse et qui ne pouvait plus supporter de vivre au milieu des tièdes. Jusqu'à ce jour de Noël 1991, il lui restait à faire une longue traversée du désert, rafraîchie par l'attachement que ne cessèrent de lui témoigner ceux qui n'avaient jamais cessé de l'aimer.

---

De son côté, l'écrivain Jules ROY, qui plus tard correspondit avec Turret, retourna sur le site, quelques années après la chute du camp retranché et fut le premier Français à y rencontrer le Général Giap. Son émotion fut intense à fouler cette terre qui avait bu tant du sang français le plus noble : « *Je restais là plusieurs jours à méditer et à interroger. J'avais à présent sur moi un petit sac de cette terre sacrée où le sang et la mort avaient séché, que je voulais distribuer en France à des braves de cette défaite qui étaient des amis. Quand on me demandait ce que j'avais là, je répondais : « des graines de témérité, de la poussière de courage et de démente. »* — « Mémoires barbares », p. 496.

## II

### Les premières gammes dans la tourmente

À quoi peut bien rêver un enfant sensible et déjà mystique, né en 1920, dont l'âme se porte spontanément vers des « ailleurs » alimentés par toute l'imagerie d'un empire colonial à son apogée ? Tout naturellement vers des évocations exotiques héroïques à la Loti, et comme Loti, c'est la Marine à laquelle il songe, le jeune Pierre Tourret. Mais, pour des raisons de faiblesse visuelle – lui qui par la suite, aura toujours un coup d'œil très sûr –, la Marine ne veut pas de lui et il se rabat donc sur l'infanterie de marine qui est encore de la marine.<sup>6</sup>

Entré à Saint-Cyr en septembre 1939, dans une des dernières promotions du « Vieux Bahut », « Amitié Franco-Britannique », ses camarades et lui ne font que quelques mois à la vieille École, puis à Aix-en-Provence, pendant la « drôle de guerre ». Celle-ci se transforme brutalement en guerre tout court et tous ces jeunes gens qui brûlent d'en découdre, sont vite plongés dans le chaudron bouillonnant de ce qui va devenir une des plus grandes défaites de l'Histoire de France.

Il se retrouve devant Sedan en mai 1940, avec les Sénégalais du 6<sup>e</sup> R.I.C.T.S. qui luttent vaillamment, mais ne peuvent pas grand-chose dans le grand vent de panique qui s'empare des unités françaises soumises à un haut commandement qui perd les pédales. Il est probable que le

---

<sup>6</sup> À notre grand désappointement, nous n'avons pu avoir, de la part de la famille qui lui restait, des renseignements sur l'enfance et l'adolescence du futur chef du 8<sup>e</sup> Choc. La courte période passée à Saint-Cyr, de la promotion « Amitié Franco-Britannique », n'a pas non plus permis à ses camarades de promotion de livrer quelques souvenirs précis sur ce moment important de sa vie.

jeune lieutenant observant l'incompétence des plus hauts chefs et les conséquences funestes qu'elle entraîne pour les combattants et le pays, prend alors la résolution de ne pas exposer, par une conception étroite de la discipline, autant qu'il dépendra de lui, les hommes à lui confiés, à de tels malheurs.

« *Il aurait pu échapper à la captivité, si le Colonel Aubugeau, commandant le 6<sup>e</sup> R.I.C.T.S., ne lui avait fait remarquer que sa présence auprès de ses Sénégalais serait probablement utile pour leur éviter d'être trop durement traités par les représentants blonds de la race supérieure des vainqueurs.* »<sup>7</sup> Sa générosité naturelle n'hésite pas. Il est donc fait prisonnier avec ses hommes et l'anecdote rapportée par Henri Le Mire donne déjà le « la », à la fois de l'humanité du jeune captif et de son esprit de répartie, sous-tendu par une grande culture.

Un officier allemand, imbu d'un esprit de caste et qui affecta de le traiter en égal, lui fait remarquer : « *Mon cher ami, comment un homme de votre qualité peut-il se complaire dans le commandement de ces singes* ». La réponse jaillit du tac au tac : « *Mon cher, c'est avec de pareils singes que votre compatriote, le Général Von Lettow-Vorbeck mystifia de 1915 à 1918 les troupes britanniques chargées de conquérir l'Afrique Orientale allemande. Il termina la guerre invaincu* ».

Il est probable que l'officier prussien « à la Eric Von Stroheim » se le tint pour dit et conçut un peu plus de considération pour les « singes » de la savane Africaine. Ce qui n'empêcha pas le Chef de ces hordes simiesques de faire des tentatives infructueuses d'évasion, mais l'intention était là. Les Américains le délivreront en Saxe Orientale et utiliseront sa pratique de la langue allemande – à Saint-Cyr, l'Allemand est très cultivé à l'époque – en faisant un officier de liaison avec les autorités allemandes. Il est donc chargé d'organiser le rapatriement des prisonniers alliés.

---

<sup>7</sup> In Henri Le Mire : « *Épervier. Le 8<sup>e</sup> Choc à Diên Biên Phu.* » Nous citerons souvent cet ouvrage sous l'abréviation H.L.M.

« Il vivra deux mois une existence de seigneur dans un château avec châtelaines incorporées dont la moins jeune était mise à l'entière disposition d'un autre prisonnier passé directement, au jour de sa délivrance, du statut de jardinier à celui de châtelain. »<sup>8</sup>

Il est probable que le jeune lieutenant n'abusa pas outre mesure de la situation, sa modération vis-à-vis du beau sexe s'étant concrétisée par la suite par un célibat prolongé.<sup>9</sup> N'oublions pas qu'avant Saint-Cyr, il avait été tenté par la vocation monastique qu'il abandonna en chemin.<sup>10</sup>

Rentré en France, il repart en Allemagne avec la 9<sup>e</sup> D.J.C. puis, en octobre 1945, pour l'Indochine, où il sera blessé en novembre. Ensuite, c'est le Tonkin jusqu'au début 1948, en qualité de commandant de compagnie au 1/23<sup>e</sup> R.I.C. En novembre, il achève son premier séjour en Extrême-Orient et y retourne en décembre comme commandant des secteurs de Hung-Hoa et Sontay aux confins de la Rivière Noire et du Fleuve Rouge, où il est à la fois chef civil et militaire d'un immense secteur.<sup>11</sup> C'est dans cette région sensible qu'il va donner toute sa mesure, peu après la bataille de Vinh-Yen – janvier 1951 –, dans la défense du « croissant fertile » formé par le Fleuve Rouge

---

<sup>8</sup> H.L.M., o. c.

<sup>9</sup> Célibat et modération vis-à-vis du beau sexe qui ne signifient pas du tout indifférence. Il est resté célibataire, car il avait sans doute une haute idée de la vie à deux, et faute d'avoir trouvé « l'âme sœur », il resta seul. Comme tout artiste, il était très sensible à la beauté féminine, mais l'aventure, de ce côté-là, ne le tentait pas. Ses exigences, là comme ailleurs, étaient plus hautes et l'affection sans ambiguïté qu'il porta à la fin de sa vie à Madame Prégnon témoigne de cette noblesse de sentiment. Il trouva auprès d'elle l'âme sœur qui sait comprendre et aimer au-delà des malentendus de la chair.

<sup>10</sup> Couvent ou séminaire ? Les avis divergent, mais la période semble avoir été avant Saint-Cyr.

<sup>11</sup> Henri Le Mire note : « De par les effectifs manipulés et les responsabilités, la mission de commandant de secteur de Sontay aurait dû échoir à un colonel doublé d'un préfet en une seule personne. On se contentait d'un jeune capitaine » (P. 24, O. c.)

et la Rivière Noire, au nord-est et à l'ouest de Sontay. Il n'est que jeune capitaine, mais commande un dispositif comprenant :

- 1 bataillon de Sénégalais
- 17 compagnies de partisans
- La « section de discipline » – « fortes têtes » – des troupes noires en Extrême-Orient.
- 2 canons de 75 et de 105.

Lorsque les Viets du T.D. 48<sup>12</sup> attaquent de nuit, en janvier 1951, les postes de Trung-Ha et Dan-Thé, au bord de la Rivière Noire, sont immédiatement assiégés. Ils tiennent, mais le poste de Dan-Thé ne doit son salut qu'à une muraille de briques qui doublait, un mètre en avant, la muraille principale. Ainsi, les charges creuses des S.K.Z. viets – « bazookas » – percutaient d'abord cette muraille, laissant intacte la muraille principale. C'était Tourret qui avait imaginé cette disposition originale qui se révéla payante.

À l'aube, il se porte spontanément au secours des deux postes avec son commando de réserve – 80 Sénégalais – et le canon de 105 HM3 – pour remplacer le canon de 75 de Trung-Ha dont le percuteur s'était cassé – et emprunte la route Sontay-Trung-Ha. Après quelques kilomètres, la route est sabotée selon la technique des « touches de piano » et une embuscade se dévoile. Les Viets déferlent sur la route et s'emparent du canon. Tourret arrive à se cacher dans une « touche de piano » et parvient, avec la complicité du crachin, à sortir de la route et, par la digue du Fleuve Rouge, regagne Sontay après avoir mis hors de combat, à la carabine, plusieurs de ses poursuivants. Sans prendre de repos, il repart pour Trung-Ha avec une compagnie de partisans et un percuteur neuf pour le canon du poste, lequel peut à nouveau appuyer de ses tirs le poste de Dan-Thé, plus au Sud. Puis il envoie de Trung-Ha le

---

<sup>12</sup> T.D. 48 : Trung Doan 48, régiment local viet à l'intérieur de notre dispositif.

lieutenant Lecomte couvrir la route face au Sud, au profit d'une colonne partie de Sontay, chargée de rétablir la liaison routière et de récupérer si possible le canon de 105. Cette colonne, forte du 2<sup>e</sup> B.C.C.P. au complet, de chars et de plusieurs compagnies de partisans, est commandée par un colonel du secteur qui, au moment où les paras vont se joindre à Lecomte pour contre-attaquer les Viets dans un gros village, arrête par radio leur mouvement et, pris de panique, ordonne le repli sur Sontay. Le lendemain, la colonne repart vers Trung-Ha et opère sa jonction avec les partisans de Tourret. Les Viets refluent en terrain découvert, sous les obus de mortiers de 81 du 2<sup>e</sup> B.C.C.P. Tourret appelle alors le colonel à Sontay et lui demande de faire intervenir ses chars pour anéantir les fuyards. Henri Le Mire, qui se trouve auprès de lui, entend Tourret s'exclamer après la fin de la liaison radio : « *C'est à peine croyable. Ce froussard de M... D... conserve les blindés à Sontay parce que c'est tout ce qui lui reste pour défendre la ville contre les Viets... alors qu'ils sont en pleine déroute.* »

Au cours de la semaine suivante, Tourret nettoya le secteur et consolida les positions. Mais, un mois plus tard, il était remplacé, sans explications, à la tête du 2/24<sup>e</sup> R.M.T.S. Ces explications, Henri Le Mire nous les fournit plus de trente ans après : « *À la fin des combats, M... D... avait rédigé un rapport d'où il ressortait que tout le mérite du succès lui revenait, ainsi qu'à quelques autres, mais surtout pas à Tourret qui n'était responsable que des pertes en hommes et en matériel, bien que - reconnaît l'auteur du rapport - « il ait fait preuve de beaucoup d'ardeur ».*

*Le Général Salan donna des directives pour qu'il soit bien mentionné dans ses notes qu'il avait péché par imprudence. Sicardon<sup>13</sup> appliqua la consigne scrupuleusement, lui qui savait à quoi s'en tenir. De Castries ne fit*

---

<sup>13</sup> Sicardon était un colonel adjoint au colonel M... D..., commandant la zone Fleuve Rouge. Il était, évidemment, peu enclin, à remettre en cause le jugement d'un supérieur hiérarchique.

*rien pour atténuer le coup. Personne n’osa dire au Général de Lattre ce qui s’était réellement passé, ni intervenir en faveur de celui, qui, par son audace, avait jeté la perturbation chez l’ennemi. Un officier subalterne de la zone du Fleuve Rouge, le lieutenant de Heaulme, qui avait suivi toute l’affaire ne s’y était pas trompé : « S’il n’avait pas fait cela, c’est tout le secteur, Sontay compris, qui tombait » écrira-t-il plus tard.*

*En admettant que son audace ait été témérité, cela ne méritait-il pas un mot de réconfort ? Même lorsqu’une action aboutit à un échec, il est de tradition de saluer le courage. On compta pour rien le fait qu’il se soit frayé seul le chemin du retour après la mort de son radio, tuant plusieurs Viets et ne prenant pas une minute de repos pour donner les ordres nécessaires, repartant aussitôt dans la nature, au risque de retomber sur l’ennemi. N’eut-il été que 2<sup>e</sup> classe, on lui aurait octroyé une palme rien que pour cet exploit et cette abnégation. Mais il fallait éviter de faire des vagues. Moins on parlerait du canon perdu à de Lattre, mieux cela vaudrait.*

*Je voyais Tourret tous les jours à sa popote de Sontay. Je sentais bien qu’il était ulcéré et je me demandais pourquoi il ne protestait pas lui-même contre l’injustice dont il était victime. Le connaissant mieux, je crois pouvoir répondre que, dès ce temps-là, il estimait que le silence est la forme la plus élégante du mépris. »<sup>14</sup>*

---

<sup>14</sup> Henri Le Mire : « *Épervier. Le 8<sup>e</sup> Choc à Diên Biên Phu* » (Albin Michel 1988). Ouvrage écrit en collaboration avec le colonel Tourret et dont un ancien chef d’État Major des armées dira : « *Avec celui de Grauwin, c’est le plus vécu des ouvrages sur Diên Biên Phu.* » De son côté, le colonel Jacques Allaire, dans l’article qu’il a consacré à cet ouvrage dans un numéro de 1989 de la revue, « *Debout les paras* », remarque fort justement : « *Ce livre a plusieurs facettes. Derrière l’épopée du 8 se profile la biographie du Commandant Tourret, à la manière de la statue du Commandeur.* » Le livre, à sa sortie, fut presque unanimement salué par la critique : des acteurs de l’épopée comme E. Bergot, Bizard, de Carfort, Allaire, Grauwin pour ne citer qu’eux, ou des revues comme le « *Casoar* », « *Debout les Paras* », « *Frères d’armes* », etc. ... sans compter la presse « *civile* ». Toutefois, les remises en cause de certains des acteurs de la tragédie, comme certaines révélations sur les fautes commises pendant la bataille, ainsi que la mise en valeur de la

---

personnalité de Tourret, n'ont pas été du goût d'une petite minorité qui a formulé des réserves, voire d'âpres critiques contre l'ouvrage de Le Mire et, par ricochet contre Tourret. Le Mire s'en défendit en faisant observer : « *Moi, je n'écris pas des hagiographies, c'est-à-dire des vies de héros excessivement élogieuses. J'écris ce que j'estime être la Vérité, j'écris pour l'Histoire. Et cette vérité, je ne l'estime pas selon mon humeur et mes sympathies, mais d'après des faits prouvés, établis sans discussion. Je ne pose pas, a priori, une conclusion que, par la suite, je m'efforce de démontrer. La conclusion, elle découle des faits.* » Pour notre part, conscient de risquer l'accusation « d'hagiographie » par les mêmes, nous demandons au lecteur de juger sur pièces, celles-ci étant constituées par les nombreux témoignages très favorables, du haut en bas de la hiérarchie, et par le contenu des documents et correspondances livrés au public et complétant l'ouvrage de Le Mire. Tourret souffrit de ces attaques qui étaient gratuitement et délibérément portées contre lui et, par ricochet, contre le 8. Sans doute s'en est-il consolé en se répétant le mot réconfortant de Socrate : « *Il vaut mieux subir l'injustice que la commettre.* »

### III

## **Tourret avec Bigeard (*Tu-Lê*) et du Puy Montbrun (*Corse*)**

En juillet 1952, Tourret, vêtu en civil, se présente à l'E.M. du Colonel Bollardière, commandant les T.A.P. d'Indo, en qualité d'adjoint de Bigeard au 6<sup>e</sup> B.P.C., unité qui arrive en fin de mois à Haïphong, venant de métropole. À peine débarqué, le bataillon installe sa base arrière au « Séminaire », « jaunit » ses sections de combat et crée le 26<sup>e</sup> C.I.P. – Capitaine de Wilde –, se rode pendant deux mois dans le secteur de Vinh-Yen et le 16 octobre, est prêt à embarquer à Gia-Lam et Bach-Mai.

Le Colonel Ducourneau, commandant les T.A.P. Nord confie au bataillon Bigeard la mission de perturber, à partir de Tu-Lê, les lignes de communication des Viets qui avaient repris l'offensive pour nous chasser du pays Thaï noir, et ainsi menacer le Laos dans un deuxième temps. Giap, depuis des mois, accumulait des dépôts de vivres et munitions à Phu-Doan et Yen-Bay, et on avait même décelé des camions « Molotova » venant de Chine. Les grandes lignes de l'offensive de Giap avaient été révélées par la saisie d'un document, mais l'ambition de l'offensive était telle qu'on interpréta ce document comme une manœuvre de diversion de la part de Giap, qu'on soupçonnait de vouloir porter son effort principal sur le delta. L'année précédente pourtant – octobre 1951, Giap avait déjà tenté de nous chasser du pays thaï noir, au N.E. de la Rivière Noire, par son offensive à Nghia-Lo, où Salan avait fait parachuter le 8<sup>e</sup> B.P.C., puis le 2<sup>e</sup> B.E.P. Dans ces combats, qui se terminèrent à peu près par un match nul, grâce au repli du D.D. 312, la 16<sup>e</sup> Compagnie du lieutenant Guegen se couvrit de gloire et fut citée à l'ordre de l'armée. Un an

plus tard, très exactement, il fallait remettre ça et, cette fois-ci, la tâche ingrate était confiée à Bigeard, le 2<sup>e</sup> B.E.P. se trouvant encore dans le coup. Le commandant en second du 6<sup>e</sup> B.P.C. est le Capitaine Tourret qui a quitté ses Sénégalais pour les parachutistes de Bigeard, avec lesquels il fait ses débuts dans les troupes aéroportées. Quel début, avec les combats de Tu-Lê, et quel chef, Marcel Bigeard, dit « Bruno » ! Celui-ci, après le largage sur le petit poste de Tu-Lê – 6 octobre –, carrefour de pistes entre Nghia-Lo et Son-La, s'aperçoit vite que les Viets commencent à l'encercler. Deux jours après, il reçoit l'ordre de Salan d'évacuer le secteur, mais attend encore une journée pour recueillir les garnisons autochtones des postes de Gia-Hoi et Lang-Chang, contraintes d'évacuer leurs positions sous la pression viet. Le 20 octobre en début d'après-midi, le 6<sup>e</sup> B.P.C. amorce son repli, avec en tête de colonne les partisans de Gia-Hoi, Lang-Chang et Tu-Lê qui ont rejoint les paras et connaissent bien la région. Commence alors une course de vitesse entre cette longue colonne et les Viets à leur poursuite, qui tentent d'en déborder la queue. Le Bataillon Bigeard a déjà 80 tués, blessés ou disparus. Les blessés ne pouvant être brancardés attendent les « Bo-doï » avec l'aumônier du bataillon, le père Jeandel qui ne peut plus suivre et sont fait prisonniers. C'est le capitaine Tourret qui est en tête de colonne et accélère le mouvement, au sein d'un relief chaotique et d'une jungle inextricable.<sup>15</sup> La queue de colonne protège le repli en tendant des embuscades aux poursuivants. Ainsi, le 21 octobre tour à tour les Compagnies de Wilde, Trapp et Magnillat ouvrent le feu à cinquante mètres, puis décrochent. Il en sera ainsi jusqu'à

---

<sup>15</sup> « Bigeard est recru de fatigue. S'il le fallait, il pourrait encore donner un coup de collier, mais il sait que Tourret, dont l'énergie et la résistance l'ont stupéfié, pourra très bien se débrouiller seul. Il lui laisse organiser le mouvement. » (H.L.M – p. 71 – o.c.) Bigeard dans « Pour une parcelle de gloire » rendra hommage aux embuscades tendues par Tourret sur le chemin du retour. Le tandem Bigeard-Tourret fonctionna à merveille et permit au 6<sup>e</sup> B.P.C. de sortir du guêpier, Tourret à l'avant, Bigeard à l'arrière. Les choses se seraient-elles aussi bien passées s'il y avait eu quelqu'un d'autre à l'avant ?

Muong-Chen que les éléments de tête atteignent à 15 h. Salan ordonne à Bigeard de s'installer sur place dans l'attente de renforts parachutés. Mais le Commandant juge que la position est indéfendable et repart sans traîner, dès la tombée de la nuit, pour Ban I Tong, lequel est atteint le 22 à 14 h.

Tout au long de cette retraite, prenant la forme d'un véritable calvaire physique pour tous, Tourret stupéfie tout le monde par sa résistance et sa maîtrise qui lui permettent, avec Bigeard, d'amener à bon port le bataillon en franchissant la Rivière Noire à Ban Ta Bu le 23 à 22 heures du matin.<sup>16</sup> Le bataillon Bigeard avait perdu 91 tués ou disparus, mais il avait évité l'anéantissement, à la grande surprise de tous. Son retour dans ces conditions extrêmes, fut considéré comme un exploit et, à partir de là, l'étoile de Bigeard et du 6<sup>e</sup> B.P.C. ne fit que monter.

Tourret, lui, qui avait pris une part capitale à ce haut fait, resta dans l'ombre. Toutefois, dix jours après être rentrés, Bigeard déclarera à froid, et ayant eu le temps de repenser l'action, à son adjoint : « *Voyez-vous, Tourret, vous êtes le seul officier de l'armée française sous les ordres duquel j'aurais accepté de servir sans restriction.* »<sup>17</sup> Bel hommage dont, sans doute, peu d'officiers du C.E.F.E.O. peuvent se flatter d'avoir été l'objet de la part de Bigeard ! À l'autre extrême de la hiérarchie, le caporal Marcel Zobel écrira à Tourret : « *J'étais votre agent de liaison. Que de suspense, que d'émotions ! Je pense souvent à votre courage, votre calme. Vous avez été l'un des premiers artisans de notre retour sur Ban I Tong et Ta Bu.* »<sup>18</sup>

---

<sup>16</sup> Ils seront ensuite conduits à Na-San, par les Dodges 6x6 du Capitaine Pierre Lecomte. Tourret à demi inconscient et les pieds ensanglantés par l'extrême épreuve, aura sa première pensée pour ses hommes : « *Mes pauvres blessés ! J'ai dû les laisser sur la route... les malheureux !* »

<sup>17</sup> H.L.M. oc, p. 71. Propos sans doute rapporté à Le Mire par Tourret.

<sup>18</sup> De son côté, le Général de Biré notera dans son hommage à Tourret, lors de ses obsèques, le 31-12-1991 : « *Ayant rejoint les paras du 6<sup>e</sup> B.P.C., adjoint du*

Jusque vers la fin novembre 1952, tous les postes dispersés dans la Haute Région se replièrent sur Na-San<sup>19</sup> des unités aérotransportées et les unités repliées constituèrent un camp retranché de 12 000 hommes, à peu près les mêmes effectifs que plus tard à Diên Biên Phu, Na-San résista victorieusement aux assauts viets en leur causant de lourdes pertes, incitant le Commandement français à renouveler le procédé. Malheureusement, Diên Biên Phu était beaucoup plus loin d'Hanoï, la position était moins favorable, et Giap avait tiré les leçons de Na-San. À la guerre, on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve !

Au début de l'année 1952, après les combats de Nghia-Lo et à la suite de l'élimination de maquis Meos à l'Est de Lao Kay – plus de 2.500 montagnards – par la 302. Division Chinoise qui avait franchi la frontière, le commandement décida de remettre à la disposition du G.C.M.A.<sup>20</sup> le 8<sup>e</sup> B.P.C. qui devint le 8<sup>e</sup> Groupe de Commandos Parachutistes et fut subordonné non plus au T.A.P.I. – Troupes Aéroportées d'Indochine –, mais au G.C.M.A. « *Grosso modo, le Bataillon avait conservé les mêmes structures et le même encadrement. Pendant six mois environ, il allait mener des actions en souplesse, reprenant à une échelle plus vaste les activités des « centaines » du G.C.M.A. sur les côtes d'Annam et du Sud-Annam. En outre, il effectuera deux opérations aéroportées en Cochinchine, l'une dans la plaine des Joncs,*

---

*commandant Bigeard, vous menez, au cours du repli de Tu-lê, une remarquable suite de combats d'avant-garde, qui permettra au bataillon de passer. »*

<sup>19</sup> Na-San résista victorieusement en « cassant » du Viet et sa garnison ne fut évacuée par voie aérienne qu'au début d'août 1953. Les Viets réoccuperont immédiatement la position, étudièrent soigneusement le dispositif, s'entraînèrent même à donner l'assaut sur les positions reconstituées, au cas où les Français referaient un autre « hérisson », ce qu'ils firent, oubliant que l'Histoire ne repasse pas les plats.

<sup>20</sup> Groupement de Commandos Mixtes Aéroportés. Cette structure mêlait – « Mixtes » – des cadres européens, parachutés (aéroportés) dans les maquis autochtones, pour les organiser, les former et perturber, par des actions de Commandos, les lignes arrière des Viets. Ces cadres étaient pris parmi des sous-officiers ou officiers des unités parachutistes.

*l'autre dans le secteur de Phan-Thiet.* »<sup>21</sup> Pendant cette période, le 8 fut tour à tour employé comme fer de lance du G.C.M.A. (*Corse*) ou comme unité para « ordinaire » : opérations *Artois*, *Jura*, *Rabat*, *Mekhnès*, *Brochet* et surtout *Hirondelle*, avec des fortunes diverses. C'est à cette époque – février 1953 – que Tourret succède à Leborgne à la tête du Bataillon. Malgré ses prouesses avec Bigeard dans la retraite de Tu-Lê, Tourret est, somme toute, un parachutiste de fraîche date et on « l'attend au tournant ». Circonstance favorable pour cette prise de contact avec le 8, le Capitaine arrive par la voie des airs. Le vent étant trop violent, le pilote n'autorisa pas le saut, mais Tourret, entendant déjà les commentaires peu flatteurs de ceux qui l'attendaient en bas, passe outre les ordres du pilote et saute sur une clairière, dont le dernier arbre accroche son parachute. Il atterrit donc debout, près du P.C. du Bataillon, tandis qu'un accrochage avec les Viets se produit non loin de là. Cela se passe le 26 février 1953.<sup>22</sup> « *Le journal de marche* » du 8, dans sa grande sobriété, en date du 24 février 1953, note : « *Base arrière : Arrivée du Capitaine Tourret venant du 6<sup>e</sup> B.P.C.* »

Le lendemain, 25 février, la 15<sup>e</sup> Compagnie, un élément du G.C.M.A. et un D.L.O., aux ordres du Capitaine Déodat du Puy Monbrun, sont largués sur la D.Z. de la concession de Xuyen Moc, dans le cadre de l'opération *Jura*. À 13 h, le vent est à vingt mètres/seconde et Tourret ne peut sauter avec le ravitaillement du soir. Le lendemain, 26 février, 17 h, le Journal note : « *Parachutage du ravitaillement sur la D.Z. du Song-Ray. Le Capitaine Tourret saute et rejoint le Bataillon.* » L'opération *Jura* se termine le 5 mars par une prise d'armes à Ba-Quéo où le Général Salan remet la fourragère T.O.E. au bataillon et la légion d'honneur au lieutenant Ducom. L'après-midi, le bataillon

---

<sup>21</sup> H.L.M., o.c. p. 84.

<sup>22</sup> Cf témoignage du Général Guy Leborgne qui se souvient que cet atterrissage de Tourret sur le bataillon qu'il allait commander avait « *beaucoup d'allure* ».

à quartier libre. Le 7 mars, le Capitaine Turret prend le commandement du 8<sup>e</sup> G.C.P. en remplacement du Capitaine Leborgne, l'unité étant basée à Haïphong au camp de la cimenterie. Du 10 mars au 14 mars, le bataillon fait mouvement vers Haïphong via le Cap Saint Jacques. Ce n'est que le 14 mars que Pierre Turret est nommé commandant du 8<sup>e</sup> Groupement de Commandos Parachutistes.<sup>23</sup>

Dès le 16 mars, le bataillon se prépare à effectuer l'opération *Corse* qui consiste, avec l'aide du 3<sup>e</sup> R.E.I. à détruire des camions « Molotova » venant de Chine et, en principe, accumulés près d'un radier, proche de Hoa-Binh, par suite de la destruction présumée de celui-ci par l'aviation. Cette opération était une sorte d'*Hirondelle* avant l'heure, consistant à porter des coups sévères à la logistique de Giap. Elle est évoquée en détail plus loin par le Colonel Déodat du Puy Monbrun. Malheureusement pour les Français, les Viets avaient pris soin d'immerger le radier pendant le jour, ce qui fit croire aux reconnaissances aériennes qu'il avait été détruit alors que les Viets le remettaient en service la nuit et que les camions passaient la Rivière Noire en toute tranquillité. Ce qui fait qu'en arrivant sur les lieux du Puy-Monbrun ne trouva pas les prises escomptées. La fouille du terrain se solda par le bilan suivant – Journal du 8 en date du 18 mars 1953 : « *1 compresseur – 4 bouteilles d'oxygène – Munitions diverses détruites* » et le bataillon rembarque pour Hanoï où il arrive à 23h30 le 18 mars.

Dans cette affaire, il faut noter que Turret, qui, officiellement, n'avait pris le Commandement que depuis trois jours – 14 mars –, n'hésitait pas, dès le 17 mars, à pousser en avant, à vive allure, l'élément commandé par du Puy Monbrun, au mépris des risques et sans se soucier des avantages personnels qu'il aurait pu en tirer.

---

<sup>23</sup> Note de service N° 9.164/EMIFT/HP3 du 14 mars 1953.

## IV

### Avant Diên Biên Phu : Yen-Vi, *Hirondelle et Brochet*

Au mois de mai 1953, trois mois après la prise de commandement du 8 par Tourret, le Général Navarre succède à Salan et Gilles à Bollardière à la tête des T.A.P., tandis que Trinquier reste patron du G.C.M.A.

Après avoir mené diverses opérations plus ou moins infructueuses dans des secteurs menacés en tant qu'unité para ordinaire, le 8 est soustrait au G.C.M.A. dont il constituait le « fer de lance » et réintègre les T.A.P., tandis que, petit à petit, la garnison de Na-San est évacuée. Immédiatement, en mai 1953, il est engagé pour venir au secours d'un poste avancé, au-delà du Day, Yen-Vi, comprenant cinq blockhaus bétonnés et tenus par des Africains du 24<sup>e</sup> R.T.S., bien connu du chef du 8.

Le secteur est commandé par un légionnaire, le colonel Marguet. Dans la nuit du 14 au 15 mai, un régiment viet a enlevé deux des blockhaus et le poste du bac, sur le Day. Il faut secourir les autres postes assiégés, mais il convient d'arriver jusque-là sans tomber dans une embuscade. Tourret propose rapidement une manœuvre intelligente au colonel Marguet qui lui donne son approbation. Au lieu de se lancer par la voie la plus directe et la plus accessible ou, immanquablement, les Viets sont à l'affût, Tourret les « bluffe ». De nuit, une de ses compagnies est chargée d'une diversion sur l'axe direct, tandis que le gros du bataillon, avec en tête la Compagnie Pichelin, passe le Day sur des embarcations locales à une dizaine de kilomètres en amont du bac, et dans le noir, directement à travers les rizières, effectue un vaste mouvement circulaire autour du poste, la Compagnie de tête étant constamment

renseignée sur la direction du poste par un obus au phosphore lancé tous les quarts d'heures sur celui-ci.

À l'aube du 17 mai, les Viets s'aperçoivent avec stupeur qu'ils sont contournés, que l'ennemi est dans leur dos et, cédant à la panique, sortent de leurs trous et se font hacher sur un billard. Grâce à l'astucieuse manœuvre de Tourret, l'affrontement direct avec un ennemi bien enterré et armé avait été évité. Soixante-trois cadavres ennemis seront dénombrés sur le terrain avec deux F.M. et plus de vingt fusils et P.M. récupérés. Le 8 n'avait perdu que deux hommes, dont un par accident.<sup>24</sup>

Henri Le Mire tire la leçon de cette affaire : *« Une fois de plus, on vérifiait cette vérité cent fois constatée : la surprise sur les arrières engendre une angoisse qui fait paraître l'ennemi beaucoup plus redoutable qu'il ne l'est en réalité : la sensation « d'être tourné » provoque la panique (...) Avant de remettre le 8<sup>e</sup> Choc à la disposition des T.A.P.I., le colonel Marguet tint à le féliciter et le remercier. Le compte-rendu qu'il fit de cette affaire en haut lieu ne fut probablement pas étranger à la faveur dont allait jouir le 8<sup>e</sup> Choc par la suite. Sa désignation pour sauter à Lang-Son (opération Hirondelle) aux côtés du 6<sup>e</sup> de Bigeard prouvera qu'on avait su apprécier à sa juste valeur l'exploit de Yen-Vi. »*<sup>25</sup>

Les Viets nous tenaient la dragée haute par leur résistance, leur mobilité, leur astuce, leur mordant, leur fanatisme et surtout leur mépris de la mort. Mais il y avait une faille. À partir des régions proches de la frontière de Chine, ils accumulaient, dans des dépôts voisins de cette frontière, toute la logistique en armes, munitions, vivres, médicaments

---

<sup>24</sup> Le deuxième, le para Durand, tireur au F.M. dans la section du SIC Landler, se tenait debout au milieu des éclatements, fasciné par le piton calcaire de Ninh-Binh, où son frère avait été tué, en 1951, en même temps que B. de Lattre. Un obus de mortier tiré du rocher le tua net. Il est à noter qu'un tel bilan n'était pas courant dans des opérations qui, la plupart du temps, s'achevaient par des résultats décevants.

<sup>25</sup> H.L.M., o.c., p. 95 (17-20 juillet 1953).

qui leur parvenait de Chine. Certes, ils contrôlaient entièrement ces régions, mais ils n'étaient pas à l'abri d'une grande opération aéroportée se fixant pour but, sur renseignements, de détruire une partie de ces stocks.

Navarre, en prenant son commandement dans des conditions géopolitiques, politiques et militaires de plus en plus difficiles, et après avoir opéré un « dégraissage » du C.E.F.E.O., un peu à la manière du « Roi Jean », estima qu'il fallait casser la logistique des Viets en s'en prenant à leurs stocks dans la région de Lang-Son, centre de transit le plus important du matériel en provenance de Chine et alimentant le corps de bataille vietminh.<sup>26</sup>

Ces dépôts d'armes et de munitions, notre Service de Renseignement savait qu'ils se trouvaient dans des grottes situées au nord du Song-Ky-Cong, la rivière qui coule parallèlement à la frontière de Chine. Ils étaient évidemment puissamment protégés par la Division 308 qui stationnait à Ky-Lua, village au nord du Lang-Son. Au mois de juin, le lieutenant Malet qui, pour le compte du G.C.M.A., poussait des raids dans la région à la tête de ces partisans « Man », apprit qu'une permutation allait avoir lieu entre le 308, qui allait faire mouvement vers Yen-Bay, et la 316, qui, des abords de Nan-San, allait la relever à Ky-Lua. Entre le départ de l'une et l'arrivée de l'autre s'ouvrait donc un créneau de quelques jours où les dépôts étaient quasiment sans gardiens. Gilles et Ducourneau préparèrent donc une opération aéroportée qui devait s'effectuer rapidement, car les Viets, avertis par le parachutage, allaient à toute vitesse remonter sans tarder sur les assaillants en repli sur la R.C.4 leurs forces disponibles, afin de les anéantir, comme naguère à Cao-Bang.

Les ordres furent donnés dans le plus grand secret. À l'issu du défilé du 14 juillet à Hanoï, auquel ils participaient, les commandants du 2/1 R.C.P. de Bréchignac, du 2<sup>e</sup> B.E.P. de Merglen, du 8<sup>e</sup> G.P.C. de Turret et du 6<sup>e</sup> B.P.C. de

---

<sup>26</sup> Déjà, en mars, il avait, *nous* l'avons vu, tenté de porter un coup à la logistique viet par l'opération *Corse*.

Bigéard reçurent leurs mission et consignes. Aidé du 8 et renforcé par des équipes de destruction du génie, le 6 de Bigéard doit faire sauter les dépôts des grottes de Ky-Lua ; le 8 occupera les restes du Fort Gallieni, tandis que le G.C.M.A minera la route de repli et que le 2<sup>e</sup> B.E.P. se tiendra en recueil des assaillants à Loc-Binh, au point de croisement de la R.C.4 et du Song-Ky-Cong.

Le 6 et le 8 devaient quitter rapidement Lang-Son au soir du premier jour après avoir effectué les destructions. Évidemment, l'appui aérien était de la partie. La phase la plus délicate de l'opération était, comme toujours, le décrochage. Le ciel, en l'occurrence la météo, fut avec nous. Le 6 et le 8 firent effectivement sauter tous les stocks découverts, à peu près 10 % des stocks existants dans la région, ce qui représentait des milliers d'armes individuelles, 57 moteurs de camions, 7 véhicules, des tonnes d'explosifs et d'essence.

Dans son repli, le 8 amena avec lui plus de 400 civils vietnamiens qui désiraient fuir la tutelle viet.<sup>27</sup> Ce repli fut une épreuve physique extrême pour les retraitants qui, du 17 au 19 juillet, sans sommeil ni repos, marchèrent jour et nuit pour échapper aux Viets. Un fait suffira à dépeindre l'effort titanesque du repli : la seule perte enregistrée au 8 fut celle du sergent Leroy qui, hissé à Pointe-Pagode dans une des péniches de débarquement qui devaient ramener les paras à Haïphong, et ayant dépassé les limites humaines de la résistance, expira à bord, d'épuisement.<sup>28</sup>

Dans toute cette retraite risquée, le 8 de Turret était en tête avec les réfugiés vietnamiens et quand la jonction avec les éléments de recueil du B.E.P. se fit, Turret qui en rendit compte par radio à Ducourneau, crut entendre comme un soupir de soulagement de sa part. L'audace avait

---

<sup>27</sup> Le 8 quitte Lang-Son le 7 juillet à 18h05. Loc-Binh est atteint à 2h15, le 18 ; Dinh-Lap, le 19 juillet, à 2h du matin. Le 8 regagne ses cantonnements de Haïphong le 20 juillet à 21h45.

<sup>28</sup> Dans les derniers temps de la bataille de Diên Bien Phu, les médecins du camp retranché constatèrent dans presque toutes les unités, de telles morts, sans autre cause apparente que l'extrême épuisement.

payé, mais aussi la préparation minutieuse d'un raid qui est à inscrire parmi les grands succès de 1953 pour le C.E.F.E.O.

Du 22 septembre au 10 octobre, le 8 participa à l'opération *Brochet* avec cinq Groupements mobiles, dont celui de De Castries, opération destinée à soulager l'armée vietnamienne, qui tenait le secteur de Hung-Yen et se trouvait dangereusement pressée par la Division 42. Ce fut au cours de cette opération que deux figures du 8 disparurent de la scène : le premier, le sergent-chef infirmier Tavet, dit « Popeye », bras droit et compagnon du médecin-lieutenant de Carfort, fut mouché par un F.M., le 23 septembre à Duong-Phu, en tentant de porter secours à des blessés. « Popeye » était connu de tous les paras d'Indo pour sa verve et son assiduité tapageuse dans les bars. « *La perte ne fut pas ressentie qu'au 8, mais par tous les paras qui ont crapahuté en Indo* » – Sergent Legrain. Le deuxième fut le sergent Lambert mortellement atteint par une rafale de P.M. le 28 juillet à Phuon-Xa. La photo où l'on voit le médecin-lieutenant de Carfort accroupi, le visage bouleversé et hagard, sur le corps ensanglanté et agonisant du sergent Lambert, a fait le tour du monde et la couverture d'un des trois volumes de « l'histoire du 8 », de l'adjudant-chef Antoine. « *Le sergent Lambert était un jeune et magnifique soldat, cultivé, idéaliste, mystique même, d'une grande droiture, il aurait fait un officier d'une haute élévation morale* » – Adjudant Bauchet, qui était son ami.

Pendant cette opération, le 8 déplora dix tués et trente-six blessés, les pertes étant surtout dues à des mines et pièges dont le terrain était truffé, en particulier ces trous recouverts de terre étendue sur un mince treillage et garnis, au fond, d'une planchette munie de cinq ou six piques rouillées, en forme d'hameçon et, la plupart du temps, empoisonnées.

Quelques épisodes imprévus émaillèrent aussi cette opération. Dans la deuxième phase de *Brochet*, des chars tirèrent par erreur sur le P.C. du bataillon et le sergent. Legrain notera : « *Tourret a eu chaud, il est furieux. Déjà que, d'habitude, il lui en faut moins que ça ! On comprend*

*sa colère.* » À un autre moment, pour l'assaut d'un village, Tourret demande un appui d'artillerie. Un officier d'État-Major le presse de monter plus vite à l'assaut. Réponse de Tourret : « *Plus vite que vous ne l'avez fait jusque-là ?* » *On ne pouvait manœuvrer. Aussi le 8 y alla, à l'assaut, mais doucement, prudemment, ...en souplesse, pour ainsi dire...* » – témoignage du Sergent. Legrain. Le commandant du 8 ne se laisse pas, selon son habitude, impressionner par un supérieur et surtout ne se laisse pas imposer, par lui, la conduite de son bataillon.

D'autres épisodes sont plus égayants. À Nam-Dinh, détente en ville entre deux opérations. Le trésorier n'a pas encore payé la solde. Qu'à cela ne tienne, on signe des bons affublés de noms bizarres, « Poil du » « Talairdunk », ou même du nom de leur chef, qu'acceptent patrons de bistrots ou directeurs de cinéma. Le lendemain, le sergent Legrain entend le dialogue suivant entre son Commandant de compagnie et un Capitaine Tourret pince-sans-rire :

— *Vous savez, mon Capitaine, j'en ai pour 3000 piastres de cinéma !*

— *Vous avez de la veine ; pour moi, il y a eu une séance exceptionnelle, j'en ai eu pour 7000 piastres.*

Enfin, l'adjudant Lafitte raconte une anecdote qui en dit long sur la distraction de celui qui, préoccupé par ses responsabilités, ne prêtait garde à certains détails de la vie quotidienne. Cela se situe au « Pont des Rapides » où le P.C. Bataillon était installé dans un blockhaus. « *Le matin, un homme surveillait l'arrivée du Capitaine Tourret, car, quasiment tous les jours, il heurtait de la tête le linteau (en béton) de la porte. Il explosait ! C'était rigolo, mais il fallait pas s'aviser de le faire voir. Aussi, dès qu'on l'apercevait, on giclait, ne laissant sur place qu'un sacrifié, le radio de service.* » Ces amusements de collégien étaient toujours « ça de pris », avant la grande tragédie prochaine qui attendait le 8 à Diên Biên Phu.<sup>29</sup>

---

<sup>29</sup> À partir de la prise de commandement de Tourret, le « *Journal de marche du 8* » comportera, en début de chaque mois, une situation des effectifs qui

## V

### Le style Tourret

Comment parvient-on à s'imposer, non par des galons mais par l'adhésion, à des hommes de la trempe de ces paras du 6 ou du 8, disciplinés certes, mais qui pouvaient exécuter l'ordre avec plus ou moins de force d'inertie ou d'enthousiasme selon la confiance qu'ils témoignaient à celui qui le donnait ? Alchimie délicate où entraient, bien sûr, le talent professionnel du chef à base d'expérience de la guerre, mais aussi et surtout un style, à la fois rigoureux et souple, émanant d'une personnalité atypique et un brin frondeuse, n'hésitant pas à juger et parfois contester l'échelon supérieur. Le tout enrobé dans une humanité et une sensibilité attentive aux besoins des hommes, avare de leurs souffrances et de leur sang, et qui sait les aimer, mais sans le leur dire. Discretion et même réserve d'un chef qui ne cherche pas à se faire mousser, tant de la hiérarchie, qui attribue les galons, que des journalistes, qui dispensent la notoriété. À cet égard, Tourret est l'anti-Bigeard. Bigeard savait ménager sa hiérarchie, ne pas trop la heurter voire la contester, comme le montreront les bons rapports qu'il entre-tiendra à Diên Biên Phu avec le colonel de Castries, son État-Major et le Lieutenant-Colonel Langlais, patron de l'utilisation des paras.<sup>30</sup> Tourret, lui, n'hésite pas à

---

permet de se rendre compte du renforcement progressif du potentiel du bataillon. D'un effectif total de 877 dont 31 officiers et 122 sous-officiers en avril 1953, le 8 passera à 978 dont 24 officiers et 131 sous-officiers, en janvier 1954, dernier mois où une telle statistique sera tenue. À partir de l'offensive du 13 mars, le « Journal » ne mentionnera plus que les pertes de l'unité ou les nominations aux grades supérieurs et aux diverses décorations. Mais tout cela n'est plus tapé à la machine mais inscrit à la main.

<sup>30</sup> A cet égard, il est significatif que Langlais dans son « *Diên Biên Phu* » met en valeur le 6 de Bigeard et Bigeard lui-même, alors qu'il se montre beaucoup plus discret à l'égard de l'action du 8<sup>e</sup> Choc et de son patron, le Capitaine

s'opposer à Langlais, lorsqu'il s'agit en particulier d'exécuter un ordre qui risque de menacer son bataillon. Bigeard sait s'entourer de journalistes pour faire valoir son indéniable maîtrise ; le jeune Capitaine du 8 ne se soucie nullement de convoquer les trompettes de la renommée au moment ou après avoir fait un beau coup. C'est une question de tempérament plus que celle, sans doute, d'une volonté arrêtée de se faire ou non mousser. Il y a chez Bigeard la gouaille du « saute-ruisseau »<sup>31</sup> qui excelle à s'étonner lui-même d'un parcours exceptionnel, en dehors des diplômes décernés par les écoles militaires. Tourret, lui, comme beaucoup d'autres parmi l'élite du corps expéditionnaire, fait bien ce qu'il a à faire, sans rechercher ni à plaire à sa hiérarchie, ni à épater la galerie par médias interposés, son parcours étant celui, somme toute sans surprise, d'un ancien Saint-Cyrien, qui n'a rien à prouver, sauf à lui-même et surtout aux hommes qu'il commande. Cette façon crâne et sans fioritures de commander au feu de ce capitaine aux allures et à la physionomie d'adolescent attardé est illustrée par la manière dont cet officier pudique avait su s'imposer auprès des fortes têtes de la section de discipline des troupes noires sous ses ordres en Extrême-Orient, à Sontay, en 1951. *« L'auteur<sup>32</sup> apprit beaucoup plus tard la façon dont Tourret s'était attaché la fidélité de ces fortes têtes. Après examen de leurs dossiers, il avait choisi le plus cabochard de ces mauvais sujets pour en faire son*

---

Tourret qui, pourtant, travaillera beaucoup plus longtemps sous ses ordres. Est-ce, comme le remarque Henri Le Mire parce « qu'il avait réussi à l'amadouer en lui faisant croire qu'en n'en faisant qu'à sa tête, il appliquait les ordres, que lui, Langlais, lui donnait ? » (p. 13)

<sup>31</sup> C'est là l'expression dont il use dans ses ouvrages. Dans une lettre à l'auteur, début 1999, « Bruno » fait très justement mention de cette espèce d'anomalie qui, à Diên Biên Phu, fit d'un commandant sorti du rang, le maître d'œuvre de toutes les contre-attaques pour aérer l'étau qui, à partir de la mi-mars 1954, s'était refermé sur le camp : *« Nos paras et leur jeunesse ont été merveilleux en Indo et en Algérie. Il y avait à D.B.P... de Castries et son état major et 8 colonels... Alors pourquoi Bigeard qui n'est qu'un commandant sorti du rang ? »*

<sup>32</sup> H.L.M., o.c. p. 23 – note 1.

*ordonnance. Au premier accrochage sérieux, alors que tout le monde, y compris l'ordonnance, se faisait aussi plat que possible à l'abri des diguettes de la rizière, Tourret demeura debout pour observer d'où provenaient les coups. Une halle sectionna la courroie de son porte-cartes, qui tomba sur le sol. Tourret apostropha son ordonnance : « Alors, qu'attends-tu pour ramasser mon porte-cartes ! » L'homme se leva, ramassa l'objet, le lui tendit et déclara : « Mon Capitaine, j'ai compris. Jamais tu<sup>33</sup> n'auras d'ennuis avec moi. » Puis il ajouta : « Avec mes camarades non plus, d'ailleurs. » Cet épisode est à rapprocher du témoignage de l'adjudant Bauchet : « Au-delà de l'apprentissage du métier des armes, je mesure la chance d'avoir servi dans une unité qui a su se battre sans jamais se salir et dont je suis sorti, la foi et l'enthousiasme intact... De mon baptême du feu, l'image très précise qui me reste est celle des officiers restés debout sur la diguette. La leçon a porté à vie ! On dit que les paras s'entre-admirent, c'est vrai. Au 8, il y avait en plus, la rigueur, l'absence de « m'as-tu-vuisme ». On parle souvent d'esprit de corps ; pour le 8, il s'agissait plutôt d'une fraternité de corps, jamais dévoyée dans la connivence. » Trente-deux ans après, Bauchet déclarera à Le Mire : « Les officiers debout sur la diguette... Je peux vous dire que l'image qui m'en reste est surtout celle de Tourret. » De son côté, Henri Le Mire, son camarade de promotion à Saint-Cyr et dont l'ouvrage met bien en valeur la personnalité exceptionnelle du troisième commandant du 8, confirme cette unanimité des témoignages de ceux qui ont servi sous ses ordres : « L'auteur a lu maints témoignages de subordonnés disant la « confiance absolue » que leur inspirait Tourret, qui avait su, en peu de temps, former un des meilleurs bataillons des T.A.P. »<sup>34</sup>*

---

<sup>33</sup> Les troupes noires, en général, tutoyaient leurs chefs.

<sup>34</sup> Cette admiration des gars du 8 pour « le Patron » est bien mise en valeur dans l'ouvrage de Jean Collet « Avoir 20 ans à Diên Biên Phu », ouvrage qui suit pas à pas le 8 dans la cuvette et où le héros, dès le début du récit, fait l'éloge de Tourret, et s'attire au téléphone la réponse de sa fiancée : « Cesse un peu de l'admirer, Tourret ! »

Le 8 était effectivement devenu un des meilleurs bataillons paras d'Indochine par sa souple manœuvrière, quand le jeune capitaine atypique en prit le commandement et entreprit d'améliorer l'outil, pour qu'il devienne encore plus apte à remplir les missions spéciales qui lui étaient confiées. Dans ce but, jugeant que les liaisons radio, internes et externes, étaient insuffisantes pour le genre d'actions menées par le bataillon, il s'attacha à perfectionner matériels et opérateurs.<sup>35</sup> De même, s'apercevant que les missions du 8 comportent souvent des destructions d'objectifs et structures diverses sur les arrières des Viets sans qu'il existât une section de « pionniers », il entreprit d'en créer une avec ceux qui savaient le mieux mettre en œuvre explosifs, mines et pièges en tous genres. Enfin, dans l'armement individuel, il parvint à éliminer les carabines ordinaires pour les remplacer par des carabines à crosses pliantes, beaucoup moins encombrantes et lourdes lors des sauts opérationnels.

Enfin, innovation qui sera reprise par d'autres et connaîtra une faveur peu commune, c'est lui qui, le premier, inventa et fit porter à ses hommes la fameuse « casquette Bigeard »... Voici ce que livre, de cet épisode peu connu, le Colonel Le Mire : « *Autre transformation et innovation : le « couvre-chef universellement et fallacieusement connu sous le nom de « casquette Bigeard ».* À Tu-Lê, les gars du 6<sup>e</sup> portent qui le béret, qui le casque, qui le classique chapeau de brousse. À Lang-Son, les gars de Bigeard portent encore le chapeau, mais examinez la photo<sup>36</sup> où Tourret pose entre l'amiral Auboyneau et le Général Cogny : il porte la casquette. Cette casquette,<sup>37</sup> que Bigeard

---

<sup>35</sup> Voir le témoignage d'Aimé Trocmé sur la « maestria » de Tourret à orchestrer les mouvements de ses compagnies par radio.

<sup>36</sup> Photo tirée au lendemain de l'opération *Hirondelle*. Cf les autres photos, où avant Diên Biên Phu, les gars de Tourret portent effectivement la casquette et sont les seuls à la porter à cette époque.

<sup>37</sup> La casquette, portée par les gars du 8 avant ceux du 6, n'est pas tout à fait encore la « casquette Bigeard » qui, elle, sera directement inspirée de la

portera à Diên Biên Phu. Pour en dessiner le modèle, Tourret s'était inspiré des couvre-chefs de montagnards autrichiens, de ceux de « l'Afrika Corps » et surtout des Japonais. Il en fit fabriquer pour tout son bataillon, la facture étant réglée avec les produits de la caisse noire. C'était une façon vertueuse de blanchir cet argent. »<sup>38</sup> Ce point de la petite histoire d'une innovation vestimentaire, promise à un succès mondial, méritait d'être précisé, car si, incontestablement, la casquette fut popularisée par le bataillon Bigeard, il semble bien qu'on doive en attribuer l'origine à l'imagination créatrice de celui qui fut, pendant quelques mois, l'adjoint de « Bruno ». Mais là où Tourret se démarque de beaucoup de ses pairs du C.E.F.E.O., c'est, comme nous l'avons déjà noté, par sa capacité à prendre des initiatives spontanées ou même par son esprit critique qui le conduit à discuter des ordres qu'il juge dangereux pour son unité.<sup>39</sup>

D'initiative, il en fit preuve en janvier 1951 à Sontay quand, seul, il mesure l'importance des observations du lieutenant Milcent<sup>40</sup> et tente d'alerter le Colonel Sicardon, commandant la zone du Fleuve Rouge, mais en vain, les

---

casquette japonaise, alors que l'autre est plus proche de la casquette tyrolienne.

<sup>38</sup> (O.c., p. 86, note 2). Cf Pierre Accoce « Médecins à Diên Biên Phu » : « 8e, cette phalange de commandos parachutistes que redoute tant Giap parce qu'ils sont spécialisés dans la destruction du potentiel vietminh, sous toutes ses formes, où que ce soit, jusqu'aux frontières de la Chine. Ce sont ces paras qui, les premiers en Indochine, ont porté au combat sur leurs casques, à la façon des troupes américaines d'élite lors des opérations du Pacifique, une petite trousse comprenant des pansements individuels, une ampoule autocassable d'antiseptique, des comprimés de sel et de désinfection d'eau, à laquelle leurs médecins ont ajouté une syrette auto-injectable de morphine. C'est pour eux aussi que Tourret, leur chef depuis 1953, a fait tailler une nouvelle casquette de toile, qui portera bientôt, utilisée sur le champ par le patron du 6<sup>e</sup> B.P.C., le nom de « casquette Bigeard ». »

<sup>39</sup> Cf Général de Biré : « Ce milieu, vos camarades vous entourent aujourd'hui pour vous dire que vous l'aviez séduit et qu'il vous admirait, que vous l'aviez agacé et qu'il vous a pardonné. »

<sup>40</sup> Milcent, commandant un poste au s.o. de Sontay avait remarqué de nombreux feux entre le Ba-Vi et la Rivière Noire, induisant la présence de la Division 48 et donc l'imminence d'une offensive viet sur la région.

liaisons radio ayant été mises en sommeil après la bataille de Vinh-Yen. Initiative également que celle de venir au secours du poste de Trung-Ha avec un canon 105 HM3 (dont on lui imputera ensuite la perte), puis de revenir sur ce poste pour lui apporter le percuteur qui permettra de remettre en service son canon de 57. Initiative que de demander, un peu plus tard au Colonel commandant le secteur de faire intervenir les chars de Sontay pour massacrer les Viets retraitant vers la Rivière Noire. Grande liberté de jugement manifestée par cette exclamation dont fut témoin Le Mire, lorsque ledit Colonel refuse l'intervention des chars : « *C'est à peine croyable ! Ce froussard de M...D... conserve les blindés à Sontay, parce que c'est tout ce qui lui reste pour défendre la ville contre les Viets. alors qu'ils sont en pleine déroute.* » De même, à Diên Biên Phu, par deux fois, il s'oppose au Colonel Langlais dont il ne semble pas, à ces occasions, s'être fait un ami. La première, au sujet de *Dominique 2*. Le 8<sup>e</sup> Choc et le 1<sup>er</sup> B.E.P. ayant été constitués par Gilles en réserve de contre-attaque, Tourret avait pris la peine de reconnaître minutieusement les positions au profit desquelles il aurait dû intervenir et, préoccupé par ce qu'il avait vu sur *Dominique 2*, il avait informé Langlais des faiblesses de la position, lequel ne s'en inquiéta pas outre mesure. Le commandant du 8, conscient de la nécessité de prévenir plutôt que guérir en exposant ses hommes, insista encore en détaillant les faiblesses du dispositif. S'engage alors l'échange de propos aigre-doux suivant :

— *Si je comprends bien, vous êtes en train d'essayer de me faire croire que Souquet<sup>41</sup> était un imbécile et que Garandea<sup>42</sup> ne connaît pas son métier*, dit Langlais.

— *Je n'ai rien dit de tel, mais, si vous ne me croyez pas, allez voir par vous-même !* répond Tourret.

— *Ça suffit comme ça, vous n'êtes qu'un mauvais camarade !* rétorque Langlais.

---

<sup>41</sup> Il avait aménagé la position avec son 1er B.P.C.

<sup>42</sup> Le successeur de Souquet sur la position, avec ses tirailleurs.

— *Il ne s'agit pas de ça, mon colonel. Venez donc avec moi sur place...*<sup>43</sup>

Quelques mois plus tôt, fin décembre 1953, grâce à son flair et sa perspicacité et en ayant le courage de s'opposer à l'idée de manœuvre de Langlais, le chef de corps du 8<sup>e</sup> Choc avait sauvé de l'anéantissement quasi certain son bataillon et le 1<sup>er</sup> B.E.P.

C'était le 23 décembre lors de « l'équipée » de Sop-Nao, où le 8<sup>e</sup> Choc et le 1<sup>er</sup> B.E.P. s'étaient infiltrés à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest du camp, pour aller tendre la main au 5<sup>e</sup> Tabor et au 5<sup>e</sup> Bataillon de chasseurs laotiens qui avaient repris aux Viets le poste de Muong-Khoua. Sur cet épisode, nous laisserons plus loin la parole à Brigitte Friang qui assista personnellement à la « prise de bec » entre Tourret et Langlais et ne doute pas que tous les participants à « l'équipée » durent leur salut à la pugnacité du patron du 8, qui sut imposer à son supérieur hiérarchique la bonne solution. Que se serait-il passé le lendemain ou le surlendemain, si, dans cette paillote où chacun parmi les officiers de l'état-major du groupement parachutiste était occupé à se sécher, un autre officier moins expérimenté, plus docile et moins pugnace que Tourret s'était trouvé en face d'un Langlais doté de deux « ficelles » de plus que son interlocuteur ? Que se serait-il passé si un autre chef plus porté à acquiescer aux ordres du supérieur hiérarchique qu'à s'opposer, le cas échéant, à lui, s'était trouvé à la place du « bouillant capitaine » ? Les deux bataillons paras, les Marocains, les Laotiens, prenant la piste, étaient probablement anéantis comme le 5<sup>e</sup> B.P.V.N. avait été bien près de l'être au début décembre lors de la reconnaissance sur la R.P.41. Il n'en fut rien grâce à un capitaine « hors norme », jugeant plus important de sauver ce qui pouvait l'être que de se faire bien voir pour la suite des opérations.<sup>44</sup>

---

<sup>43</sup> H.L.M. O.c. - p. 15.

<sup>44</sup> Cf la dédicace à Jean Bernard Monchotte par Pierre Tourret : « *Il va aussi de soi qu'on n'a jamais oublié de me faire payer au prix fort, ce que je jugeais*

De fait, si l'on en juge par le peu de référence que Langlais fait du 8<sup>e</sup> Choc et de Tourret, dans son ouvrage « Diên Biên Phu », on peut sans doute se demander s'il avait mesuré à sa juste valeur ce que, ce jour-là, le Groupement Parachutiste qu'il commandait, dut à l'opiniâtreté d'un capitaine frondeur qui ne se laissa pas imposer des ordres dangereux.

Que faire contre un subordonné qui n'est pas impressionné par les ficelles ni les étoiles, qui renâcle devant des ordres qu'il juge périlleux pour les siens et surtout qui révèle par contrecoup vos propres insuffisances et vos propres faiblesses ? Ou vous êtes « *fair-play* » et reconnaissez qu'il a raison contre vous, mais alors votre propre confiance en vos capacités en prend un coup, ou vous cherchez à imposer votre point de vue, mais à vos risques et périls, sachant que l'avis contraire, compte tenu du sens du combat de l'objecteur, risque d'être le bon. Des officiers aussi valeureux que Langlais ou Seguin-Pazzis se trouveront devant ce dilemme face à Tourret. En tout état de cause et pour minimiser la portée du conflit, on le considérera comme un « emmerdeur ». C'est textuellement ce que répondit Langlais au lieutenant-colonel Lemeunier qui lui demandait ce qu'il fallait penser du chef du 8<sup>e</sup> Choc : « *Un emmerdeur. Valable, mais emmerdeur quand même.* » Et ce gêneur ne se contentait pas de paroles, mais les actes suivaient. Par exemple, peu avant le déclenchement de la grande offensive viet du 13 mars, le commandement du camp, ayant imaginé une disposition tactique visant à assurer l'inviolabilité de la piste d'atterrissage, voulut la faire tester par le 8 qui, en quelque sorte, était le cobaye des grosses têtes savantes<sup>45</sup>

---

*bon de faire, pour le bien de tous, car je n'ai jamais songé à une méprisable « carrière ».* Avant tout, préserver les siens en évitant des erreurs qui se payent en sang humain, le reste, la « carrière », doit venir par surcroît mais ne pas prendre la première place. Combien d'officiers (en pourcentage) nourrissaient ce noble idéal dans les rangs du C.E.F.E.O., l'Indochine étant un théâtre propice aux décorations, promotions et « honneurs » – au pluriel – en tous genres ?

<sup>45</sup> Elles se firent beaucoup plus discrètes, voire inexistantes, après le 13 mars.

du G.O.N.O. Tourret jugea l'ordre complètement farfelu et l'exécuta « *de manière tellement caricaturale que la malignité de son procédé s'était révélée avec une aveuglante évidence.* »<sup>46</sup> Après s'être fait sérieusement « remonter les bretelles », il écopa de trente « pains »<sup>47</sup> et ses chefs demandèrent alors à Hanoï qu'il soit relevé de son commandement. La réponse télégraphique de Cogny et Sauvagnac tendait à faire comprendre aux penseurs de l'état-major du camp retranché qu'ils perdaient la tête, Tourret étant leur meilleur chef de bataillon.

Peu après l'incident, Langlais proposa une trêve au capitaine rebelle : « *Oublions nos querelles, et réconcilions-nous !* » C'était tout à son honneur, mais il maintint tout de même les trente « pains ». Ce qui ne changea rien à la « manière Tourret », à laquelle ses capitaines étaient familiarisés. À ce sujet, écoutons le Colonel Le Mire : « *Ses capitaines disaient en souriant que le patron était du genre nerveux. On pourrait dire plus justement qu'il lui arrivait d'être extrêmement tendu, ou plutôt concentré (au sens sportif du terme) parce que tout entier habité par une réflexion aiguë sur telle ou telle décision importante. Il était doué d'un tempérament de pur-sang et les pur-sang bronchent parfois.*

*Peu porté à participer aux « dégagements » où l'on se déboutonne,*<sup>48</sup> *ennemi de la démagogie, sa rigueur naturelle lui interdisait de distribuer l'éloge sans parcimonie. De même, suffisamment lucide pour déceler ses propres fautes et regretter ses mouvements d'humeur, un excès de pudeur le retenait d'en faire l'aveu et d'en effacer l'égratignure autrement qu'à demi-mot, sa propre finesse le portant à croire que sa victime aurait celle de deviner qu'il venait de lui faire amende honorable. (...)*

---

<sup>46</sup> H.L.M.

<sup>47</sup> Trente jours d'arrêt de rigueur.

<sup>48</sup> Et pourtant, plus tard, Tourret affirmera du Général Beaufre « *qu'il ne savait pas se déboutonner devant un pot bien tassé* », (cf « *Vérité sur Suez* » du Général Massu et Henri Le Mire, p. 57).

Édité numériquement par  
Les Éditions Universelles  
Alphen aan den Rijn  
Pays-Bas  
<http://www.editions-universelles.net>  
[elapouge@editions-universelles.net](mailto:elapouge@editions-universelles.net)

13 mai 2005